

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

L'amour et l'art dans une œuvre de Ramuz

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 10-18

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *L'amour et l'art dans une œuvre de Ramuz*

*Car faut-il aimer ce qui est, tel qu'il est ?  
Ou bien faut-il aimer une chose qui n'est  
pas, à cause de sa beauté plus grande ?  
Ou encore, est-ce qu'il y a un lieu où ce  
qui est et ce qui n'est pas se trouvent  
enfin réconciliés ? (Le Garçon savoyard)*

Entre le 8 mars 1920 et le 2 septembre 1939, nous ne trouvons rien dans le *Journal* de Ramuz. Les derniers mots — ou à peu près — de 1920 sont : « L'acte de poésie est un acte de transformation : elle a donc à puiser dans le non-transformé. Dans transformation il y a forme. » C'est au cours de cette période que Ramuz crée ses romans de la maturité. On s'entend généralement pour distinguer trois moments dans sa production romanesque. Il y a d'abord les œuvres créées entre 1902 et 1914 ; nous y trouvons *Aline*, *Jean-Luc persécuté*, *Samuel Belet*, *Aimé Pache*, etc. Puis, entre 1914 et 1925, Ramuz s'éprouve, se cherche, fait l'essai de moyens d'expression encore inemployés<sup>1</sup> et s'intéresse à la vie collective ; ce sont entre autres *Le Règne de l'esprit malin*, *La Guérison des maladies*, *Les Signes parmi nous*, etc. Enfin, de 1925 à 1939, s'étale la publication de grands romans, dont le centre est tantôt le lac Léman, tantôt les montagnes du Valais. C'est précisément de cette veine que relève le roman auquel je voudrais m'arrêter un bref instant. Il s'agit d'*Adam et Eve*, publié en 1932.

Après les années vingt, Ramuz semble s'être trouvé, (mais se trouvera-t-il jamais de façon satisfaisante à ses yeux?) et le silence du *Journal* pourrait en rendre témoignage. Son art est plus sobre, plus dépouillé ; son style simplifié rend mieux compte de personnages qui s'affrontent à des conditions de vie moins extraordinaires qu'auparavant. Et pourtant, à y regarder de

<sup>1</sup> A juste titre, Albert Béguin souligne l'admirable simultanéité du mûrissement esthétique et du mûrissement éthique, « l'homme ne s'accomplit que dans l'accomplissement de l'œuvre ».

près, nous nous apercevons que rien n'est résolu vraiment, que Ramuz demeure toujours inquiet, interrogateur, insatisfait, volontaire, angoissé par la menace constante de l'échec artistique, de l'échec métaphysique.

## Les faits

« Oh ! qu'est-ce que c'est ces restes qui sont en nous dans le malheur, qu'est-ce que c'est que ce goût du bonheur et le goût de ce qui est beau qui est en nous quand tout est laid, le goût de ce qui est grand quand tout est petit ; le goût de ce qui est pur quand tout est corrompu ? »<sup>2</sup> (56) Ainsi s'exprime Louis Bolomey, trente-six ans, jeune marié de six mois et déjà abandonné, après avoir perdu, voici un an et demi, sa mère, veuve depuis longtemps. Cette peine d'amour ouvre en Bolomey la voie à des réflexions profondes, élémentaires, relatives à la condition humaine. L'homme se sent condamné à vivre dans l'impermanence, l'inconsistance des êtres et des choses. « Il voyait que tout est recommencement dans la vie. » (23) Tout n'est que succession de vies et de morts. « Une chose n'est faite que pour être défaite, puis être refaite par nous, puis être défaite à nouveau. On y consent parce qu'il faut bien, mais avec fatigue. » (23) Tout n'est que répétition. Davantage encore : tout est périssable en sorte que « rien ne compte puisque tout finit » (71). Partout règne la mort, l'homme n'en est pas seulement victime mais aussi artisan : « on ne se maintient soi-même en vie qu'en détruisant, et tout est guerre, rien ne s'élève que sur des ruines pour devenir ruine à son tour »<sup>3</sup> (58).

Autre mal profond que dénonce Ramuz : la désunion, la séparation. « Unis par le dehors, par les lois, par les habitudes, désunis du dedans : frères et étrangers, père et fille et étrangers, mère et fils, mari et femme... » (38) Encore plus qu'aux autres — si proches soient-ils — l'homme est étranger à lui-même, chassé de sa nature véritable (cf. 55). Séparé de soi, séparé des autres, séparé de la vie. Et cependant demeure, lancinante, la soif de bonheur et d'unité et de communion. Le monde nous parle d'autre chose,

<sup>2</sup> Les chiffres entre parenthèses renvoient au tome XVII des œuvres complètes de C.-F. Ramuz, éditées par Mermod. *Adam et Eve* est divisé en deux parties : la première ayant huit chapitres et la seconde, dix : pages 13-91 et 95-173.

<sup>3</sup> ... « quand ça va bien, c'est encore pis, puisqu'on sait que ça doit finir » (65).

et l'homme se laisse prendre à ce langage trompeur, qui promet et ne tient pas sa promesse. « Tout est promis mais rien n'est tenu. »<sup>4</sup> (69) Bolomey se voit trompé, plongé dans le mensonge du monde « ... rien n'est vrai puisque tout finit » (70). Tel est le fait douloureusement expérimenté. L'homme n'a que le contraire de ce à quoi il aspire. Seul. Malheureux. Ce qu'il voudrait dépasse de loin tout bien et toute apparence.

Mais comment rendre compte de cette situation ?

## Une explication

Une explication est apportée, comme souvent chez Ramuz, par un vieil homme, étrange, un peu sauvage et farouche, un original qui a quelque chose d'inquiétant. « Je ne sais plus où je suis, je passe... Moi, je n'ai rien, ni terre, ni maison, ni titres, ni femme. Vous êtes attachés, moi pas. » (44) Cet homme de partout et de nulle part a trouvé dans la Bible, au livre de la Genèse, dès les premières pages, ce qui lui convient. « Oh ! dit-il, ce n'est qu'une explication, mais c'est la bonne... » (51)

Bolomey retourne chez lui, avec le livre saint, et se met à lire. Il retrouve dans l'histoire biblique d'Adam et Eve sa propre histoire, sa pauvre histoire, celle de l'humanité. On ne peut s'empêcher de se rappeler les beaux quatrains de Péguy, dans la *Tapiserie d'Eve*, qui évoquent ce qu'Eve a connu, ce qu'elle a dû quitter, ce que ses enfants n'ont jamais pu goûter. « Ils sortent de ce qui est fait pour l'homme et pour l'agrément de l'homme, ils entrent dans ce qui est fait contre lui ; ils sortent de ce qui aidait l'homme pour entrer dans ce qui le nie (...). Il ferme les yeux ; il est seul dans sa cuisine, seul dans la vie ; il se dit : " C'est à cause d'eux ". Il se dit : " C'est ça, la condamnation ". Il fait le compte. Ils étaient maintenant un et un, elle et lui. Un et un ça fait deux. Mais c'est ça la condamnation, parce que un et un à présent ça fait deux et *qu'avant* ça ne faisait qu'un, — et on cherche à comprendre et on ne peut pas comprendre. Il voit qu'ils sont séparés, et nous sommes séparés. Il voit qu'ils sont désunis et nous sommes désunis. » (54 et 55) Etant descendu de la Bible à la vie (cf. 53-58), Bolomey remonte — en rêve, d'abord — de la vie au

<sup>4</sup> Nous touchons ici au point où Ramuz est à la fois proche de Claudel et très éloigné de lui. Comment ne pas se souvenir de la fin de *La Ville* ? où Lâla dit à Ivors : « Je suis la promesse qui ne peut être tenue, et ma grâce consiste en cela même. »

Jardin paradisiaque : il le recompose avec tout ce qu'il trouve de plus beau autour de lui (cf. 60-63), esquissant à l'avance un geste qui sera le sien plus tard<sup>5</sup>.

Mais Gourdou survient et s'efforce d'exorciser Bolomey de la tentation dans laquelle il va sombrer : « Et tu comprends, c'est qu'ils avaient voulu savoir, dans le Jardin, au temps d'autrefois. La pomme, c'est savoir. Au lieu de se laisser faire, ils ont voulu faire. Et ils n'ont plus rien eu en voulant tout avoir. » (66) Il lui indique le remède : écouter l'enseignement de toute l'Écriture sainte. Mais alors : « On voit Bolomey qui secoue la tête, qui se lève, qui dit: " Il faut que j'aïlle ". » (68)

### Recherche d'un remède

Au village, se trouve un café tenu par M<sup>me</sup> Chappaz et sa fille Lydie, qui lui donne du souci : elle semble légèrè, désinvolte. Dès que Lydie apparaît, nous la voyons mordre une pomme, à pleines dents. C'est ainsi qu'elle entend vivre. La tristesse et l'isolement de Bolomey la fascinent. Désir de saisir une proie à portée de main ? Peut-être. Mais plus certainement, compassion désespérée. Lydie apprend qu'Adrienne a abandonné Louis, son jeune mari. Elle veut l'en consoler, mais la source de ce mouvement de tendresse humaine est la même que celle du désarroi de Louis, « c'est aussi que j'ai cherché longtemps, Louis, et je croyais avoir trouvé... »<sup>6</sup> (132). Trompée, elle aussi, mais sensible à tout ce qui rappelle l'amour, après avoir entendu « une grande voix de femme disant l'amour dans un long cri » (42) elle regarde par la fenêtre : « C'était un mélange de vent et de lune. Elle pensait : " c'était beau, cette femme. Et maintenant où est-ce que c'est ? " » (44)

Elle aussi détient une sagesse, proche de celle de Gourdou et bien éloignée en même temps ! « C'est que vous voulez trop avoir, Monsieur Louis... Vous voulez tout avoir, tout ou rien. Tout, et, nous autres, on ne peut vous apporter

<sup>5</sup> Le problème fondamental qui hante Ramuz se dessine déjà en filigrane.

<sup>6</sup> « Vous ne vous souvenez peut-être pas, oh ! c'est que c'est déjà vieux ; ça va faire combien déjà ?... ça va faire, dit-elle, cinq ans. Vous n'avez peut-être pas su. Il devait m'épouser... Edouard Saugy, de Saint-Prex, le dragon. Ah ! vous ne l'avez pas connu ? Oh ! n'est-ce pas ? Ce n'était pas encore officiel, seulement... Oui, dit-elle... Alors elle soupire. » (81-82) Admirons au passage l'art de Ramuz qui parvient à suggérer, par des moyens humbles et pauvres, l'émotion profonde de la jeune fille encore amoureuse évoquant son amour bafoué.

qu'un petit peu de quelque chose ... D'ailleurs, vous, qu'est-ce que vous nous apportez ? Elle a dit : — Je parle des hommes. Nous, c'est les femmes ; voilà comment ça va. Parce que vous êtes d'un côté, nous de l'autre... Et vous dites : tout. Et nous, oh ! on voudrait bien, voyez-vous, mais on ne peut donner que ce qu'on a. » (75)

Son remède est de « prendre les choses comme elles viennent » (82). Elle prend ce qui se présente. « Est-ce qu'on fait du mal à quelqu'un, dites ? Et puis c'est qu'on a besoin de se consoler, n'est-ce pas ? On fait comme on peut... » (83) Lydie parvient à arracher Louis à son désespoir, elle l'entraîne dans la ronde de la vie. Insensiblement, il rejette la Bible et pense comme Lydie : « ne rien demander de plus que ce qu'on a, et aller tout doux dans la vie » (87). Néanmoins, demeure en lui une faim de permanence : « Qu'est-ce que ça veut dire longtemps ? Est-ce qu'il y a une mesure pour ces choses-là qui sont du cœur ? (...) la grande condamnation est d'avoir surtout besoin de la chose dont on est le plus privé. » (86)

Insatisfait, Louis — qu'enseignent la nature, la beauté et la lumière du jour naissant — assiste en lui-même à l'invention d'un autre remède. « Il se réveille de plus en plus et, à mesure qu'il se réveille, il lui semble qu'il rejoint davantage la voix et la vérité qu'elle annonce ; il voit qu'il fait beau et clair dans le monde. » (95-96) Sorte de « résurrection » de la nature et du cœur de Louis : il considère son petit jardin en désordre : «c'est le Jardin quand même » (96). Il ne veut plus croire à la « malédiction » biblique. Jusqu'ici, le roman pouvait n'être qu'un roman de la relation difficile, du couple déchiré. Mais, nous l'avons vu, Ramuz — partant de là — voit la douloureuse condition humaine, affamée de tout ce qu'elle n'a pas, errant parmi des ombres creuses, des apparences trompeuses, assaillie de tous côtés par la mort ou l'inférieur recommencement.

Le projet de Ramuz va plus profond encore. Il est, une fois encore, de réfléchir à l'activité créatrice : car le remède à tant de mal ne serait-il pas, en définitive, moins la sagesse biblique de Gourdou que l'œuvre du poète. Ainsi, percevons-nous à l'intérieur même de l'entreprise passionnée et folle de Louis celle — mystérieuse — du poète. Du poète qui s'interroge.

Bolomey invente de refaire à neuf son jardin, de le recréer, de le faire coïncider avec le Jardin : ce sera sa façon d'attendre celle qu'il aime et qui ne pourra pas ne pas venir là où un et un ne feront qu'un et non pas deux.

Au chapitre sixième de la première partie, Bolomey « voit » intérieurement la nature édénique, mettant « ensemble les choses qu'il connaît dans le pays qui est le sien et qui s'étend du Jura au lac et du lac aux Alpes » (59). Naît dans son imagination un monde, le sien — mais transfiguré — où règnent ordre et beauté, harmonie et amitié, qu'enveloppe une bonne et constante lumière.

Dans la seconde partie du roman, ce rêve, Louis va le réaliser : n'entend-il pas de toutes parts l'approbation de la nature unanime, alors qu'elle restait cruellement muette lorsqu'il s'enquérât auprès d'elle où pouvait bien se trouver Adrienne ? (cf. 33 et ss. et 97 et ss.) Ainsi, tout commence par le consentement<sup>7</sup>. Louis est, il se sent accordé aux choses et au monde : tout se plie à lui, avec amitié : « il y a un langage des choses, seulement les hommes ne veulent pas l'entendre, c'est ce qu'il se dit... » (97).

Puis, fort de cette puissante et douce complicité, il se met à recréer son jardin, « car l'ordre est en nous. L'ordre est en moi » (96 cf. 138). Première affirmation typiquement ramuzienne<sup>8</sup>, que vient compléter une autre — non moins grave — non moins importante et maintes fois répétée : tout réside dans le vouloir de l'homme. L'esthétique et l'éthique en Ramuz ne se distinguent jamais. « Ah! c'est que nous sommes d'avant la faute, nous autres, par notre seule volonté. La malédiction pèse sur ceux qui y croient (...) Il voyait que nous sommes nos propres maîtres ; c'est nous qui créons la réalité. »<sup>9</sup> (112)

Bolomey crée donc son jardin comme le peintre un tableau, le poète un roman ou un poème : l'univers s'y trouve présent, mais transfiguré, purifié, dépassé ; enfin pacifié. Néanmoins, une œuvre d'art constitue une manière d'espace intérieur fermé : l'écoute d'un quatuor achevée, la lecture du poème terminée, le tableau quitté et nous voici replongés dans l'exil, Ce que

<sup>7</sup> « On est alors obligé de constater que cette espèce d'émerveillement comporte un acte d'adoration, et que rien ne le justifie (...). Il n'est un acte d'adoration que parce qu'il est en même temps un acte d'affirmation. Certains hommes disent oui à ce qui est (d'autres non, la plupart rien du tout). Ils disent oui parce qu'ils consentent. C'est un acte de confiance qu'ils cherchent à faire partager (...) c'est par là qu'ils s'expriment, qu'ils se disent, qu'ils existent à nouveau eux-mêmes en communauté avec ce qui est. » *Remarques*, o.c., XIX, 184.

<sup>8</sup> « ... transformer, c'est-à-dire amener ce qui vous entoure à être à votre ressemblance... » (112), car « l'innocence il faut la refaire, il faut la retrouver en soi... » (140).

<sup>9</sup> «... pourquoi est-ce qu'on ne serait pas libre de faire chacun sa vie ? » (111). « ... c'est à nous-mêmes à nous de faire notre vie » (159).

n'accepte pas Bolomey. Il veut s'exclure du monde en s'enfermant, illusoirement, à l'intérieur d'une palissade où il prétend vivre dans cet improbable paradis de la permanence et de la plénitude. Il clôture son univers « pour savoir où on commence et où on finit » (113), ainsi que pour « l'empêcher de sortir une fois qu'elle sera là »<sup>10</sup> (116).

Son travail achevé, Bolomey dira à Lydie qui l'avait aidé : « Ecoute, il te faut passer de l'autre côté de la barrière (...) Elle était derrière la clôture et la clôture était complètement fermée ; il s'est redressé, il s'est mis à rire : — Ah ! Puis il a dit : — " C'est que tu es du mauvais côté. Tant pis, a-t-il dit, c'est fait ! Eh bien, adieu, a-t-il dit " » (136). Il avait refait le monde à son idée.

Mais, est-ce possible ? Gourdou lui avait pourtant rappelé : « Le plus triste, c'est qu'on ait une idée du monde, à quoi le monde contredit. Oui, qu'il nous faille travailler et qu'il y ait en nous le goût du repos ; qu'il nous faille vivre dans l'inachevé et qu'il y ait en nous le besoin de l'achevé ; qu'il nous faille vivre parmi ce qui passe ayant faim de ce qui dure ; dans l'obligation de la mort, ayant en nous l'horreur de la mort... » (148)

Adrienne revient. Louis lui ouvre la porte du jardin, la referme soigneusement. Puis, ayant visité les lieux : « C'est pour toi que j'ai tout refait » (158), ils se retrouvent à l'intérieur de la maison, éclairés par une lampe (triple clôture !) dans ce « morceau de monde à eux au milieu du grand monde obscur et inconnu dont ils sont entourés » (161).

Mais, du sein de l'amour vécu, exprimé, « dans un monde plus vrai, qui contient le monde d'où on vient, qui le dépasse, qui le complète, qui l'achève » (164), jaillit à nouveau l'insatisfaction angoissée, inquiète. Louis pressent un ailleurs. « Tu es la terre, tu es l'année, tu es l'espace, tu es le temps. Et pourtant ce n'est pas tout encore, parce qu'il y a au-dessus de nous quelque chose qu'il nous faut atteindre, et atteindre communément... »<sup>11</sup> (164)

<sup>10</sup> Michel Dentan (*C.-F. Ramuz: l'espace de la création*, La Baconnière) souligne fort bien l'obsession d'un cosmos clôturé chez Ramuz, avec l'extrême incertitude que comporte l'inversion des signes positifs et négatifs, du dedans et du dehors ; tout lieu fermé suppose un extérieur.

<sup>11</sup> Gourdou avait déjà dit : « Tu verras, il y a trois amours, trois étages de l'amour : la chair, le cœur, l'esprit (...) Et il faut d'abord qu'ils n'en fassent qu'un. Et puis qu'au-dessus il y ait quelqu'un. Car on ne peut aimer que ce qui dure. On aime ce qui ne dure pas qu'au nom de ce qui peut durer. » (129-130)

Douloureux est le réveil, au matin. Louis découvre leur extériorité réciproque, « on a prétendu à tout, on n'a rien » (166). « Elle est comme jetée là, toute défaite, toute dénouée ; et c'est qu'elle est morte, c'est ce qu'il se dit ; elle est morte pour moi. Ce n'est pas elle, ce n'est plus elle... » (168)

Avec le jour, Lydie s'approche de chez Louis et voit le jardin « qui se montre mieux et de plus en plus, parce qu'il apparaît lui-même dans sa nudité, et un éclat trompeur qui était sur lui s'en va peu à peu... » (172). Si l'amour est œuvre d'art et si l'œuvre d'art est amour : tout ne serait-il que mirage, éclat trompeur qui s'évanouit aussitôt ? Comment rester insensibles devant la profondeur de la question, et cette gravité — discrète — avec laquelle se la pose Ramuz ?

La relation que souhaite établir le poète avec le monde est, en effet, une relation d'amour ; il aspire à renouer le lien nuptial qui devrait l'unir à tout être et à toutes choses<sup>12</sup>. Mais, si l'amour ne peut qu'échouer, si un et un ne peuvent décidément ne faire que deux et non plus un : l'œuvre du poète qui est œuvre d'amour pourrait-elle réussir ? Au début, Bolomey se trouve douloureusement seul, séparé : il souffre de la nostalgie d'Adrienne. A la fin, Adrienne est de retour, dans ce monde qu'il a ordonné et refait à sa volonté : Louis ressent la même nostalgie, travaillé du même besoin d'absolu qu'il connaît depuis le début : « si on n'a pas tout, ne rien avoir. Elle ou rien. Toute la vie, ou rien, tout de suite » (70). Cette volonté tendue d'absolu, cette volonté de conquête qui, à chaque fois, se brise : voilà bien le drame de Ramuz, dans son aventure poétique.

La dialectique du dedans et du dehors, du clôturé et de l'extérieur ne peut qu'exaspérer son aspiration à la communion, à la totalité. Mais une chose paraît tout à fait remarquable : dans un roman où Ramuz se réfère explicitement à l'Écriture sainte, il affirme avec force l'ordre qui vient du cœur de l'homme et que l'homme impose à l'univers ; il exalte l'importance — vaine — du vouloir humain<sup>13</sup>.

<sup>12</sup> C'est un amour donné et reçu qui unit dans une même et profonde émotion le poète et le monde ainsi que l'œuvre du poète et son lecteur. Pour un instant, le monde est alors un, pur, cordial et transparent. « La force de l'art est de ralliement (...) Là où est le plaisir il n'y a pas seulement consentement, il y a élan, don de soi, oubli de soi, appel à autrui, salutation. » *Le Grand Printemps*, o.c., IX, 32.

<sup>13</sup> Nous retrouvons la même tentation chez Baudelaire, disciple en cela d'Edgar Poë.

Il fut toujours en quête de la « convenance » entre son pays bien situé dans l'espace et bien concret, d'une part, et son intime de l'autre. Convenance que traduit le style. Ramuz fut toujours en quête de son pays, de la vérité de son pays — à dire, à faire parler — et de lui-même. Comme Bolomey: « Je la cherche et je me cherche. Je me trouverai moi-même en la trouvant. » (163) Il vise à ce monde « où on ne fera plus deux, mais un. Où on sera tellement dans le temps qu'on sera dans l'éternité, tellement enfoncés dans la matière qu'elle sera du même coup dépassée, c'est-à-dire réalisée » (165).

L'Écriture sainte ne semble pas lui avoir révélé l'importance de la grâce, du don gracieux, gratuit. Son drame gît bien là : il a dû conquérir son art, son style, il a dû se conquérir avec ténacité farouche, de manière admirable et douloureuse, avec une honnêteté rare. Mais cela même n'a-t-il pas empêché Ramuz de prendre suffisamment conscience d'une autre réalité : celle de la grâce, celle de l'inspiration ?

A cet univers fermé qui souffre la nostalgie d'un ailleurs, s'opposerait celui de Claudel. Dans la Cinquième Ode : *La maison fermée*, le poète, comme Ramuz, rêve d'un univers fermé, total, accompli. La différence est que, chez Claudel, l'ailleurs est présent, il est intérieur: « O monde inépuisable et fermé ».

Fermé et inépuisable, car :

*« Nous ne sommes point sortis de ce paradis de délices où Dieu  
d'abord nous a placés,  
(Et le jardin seulement, comme son possesseur, est blessé.)  
Son enceinte est plus infranchissable que le feu et son calice  
d'un tel tissu  
Que Dieu lui-même avec nous n'y trouve point d'issue. »*

Gabriel Ispérian